

## Enjeux épistémologiques des recherches sur les Bretagnes médiévales en histoire, langue et littérature

Hélène BOUGET & Magali COUMERT

*Les éditrices tiennent à remercier les étudiants du master Langues et Cultures Celtiques en Contact de l'Université de Bretagne Occidentale, Malo Adeg, Myrzinn Boucher-Durand, Tiphaine Lodier et Manon Metzger, pour leur contribution à l'organisation du colloque qui s'est tenu à Brest du 12 au 14 décembre 2017, ainsi que l'ensemble des participants. Le présent volume rassemble les contributions issues de cette rencontre.*

Léon Fleuriot, agrégé d'histoire en 1950, s'était tout d'abord illustré par ses thèses sur le breton médiéval, en proposant une exploitation systématique des gloses<sup>1</sup>. Son ouvrage sur les *Origines de la Bretagne* publié en 1980, semblait réunir harmonieusement ses compétences de linguiste et d'historien, en proposant un grand récit de l'histoire médiévale des Bretons, plutôt pensé à destination du grand public. Néanmoins, le lecteur attentif ne pouvait qu'être gêné par le renvoi désinvolte à un volume de Sources permettant d'asseoir la démonstration philologique, supposé publié à part, plus tard<sup>2</sup>. La disparition brutale de

---

1. LÉON FLEURIOT, *Le vieux breton, Éléments d'une grammaire*, Paris, Klincksieck, 1964. *Id.*, *Dictionnaire des gloses en vieux breton*, Paris, Klincksieck, 1964.

2. LÉON FLEURIOT, *Les origines de la Bretagne. L'émigration*, Paris, Payot, 1980. Par exemple : p. 59 : « Nous avons relevé quatre-vingts noms ou éléments de noms qui sont tous examinés dans les Sources publiées par ailleurs. Nous y renvoyons pour les détails de la discussion » ; note 57, p. 60 « Pour des raisons matérielles ces Sources sont publiées à part. Elles n'ont pu être jointes au présent ouvrage, comme on l'a appelé ci-dessus » ; note 135 p. 75 : « Voir Sources publiées à part, glossaire, s. v. *sol-i-* » ;

l'auteur, en 1987, pourrait laisser penser que l'absence de publication de ce volume complémentaire ne tint qu'à des circonstances défavorables. C'est l'hypothèse que formula à l'époque Gwenaël Le Duc, qui obtint de la veuve de Léon Fleuriot le droit de chercher à publier les travaux préparatoires de son mari. Las, tout ce qu'il découvrit ne dépassait pas trois pages écrites au crayon<sup>3</sup>...

Si ce volume de Sources n'existait pas, si le relevé précis des occurrences qui aurait dû en constituer le cœur ne fut pas établi, cela ne repose pas que sur la conscience, présente en chacun de nous, de nos limites et à leur camouflage rituel dans la prétérition. Elle indique sans doute aussi, dans le cas de Léon Fleuriot, un blocage épistémologique : s'il ne commença même pas vraiment à le rédiger, c'est sans doute qu'il était conscient du décalage entre les exigences que lui imposait la discipline historique, et notamment son obsession de la chronologie, et son mode de pensée, qui en passant de l'histoire, où il avait été formé, à la linguistique, avait justement trouvé un espace de liberté, un affranchissement de la chronologie et des limites spatiales qui lui permettait de nourrir sa vision d'une Bretagne d'avant : avant les mélanges avec ses voisins, avant la dégradation des rapports, avant l'intégration dans le temps historique... Il s'autorisa donc à d'abord rédiger une présentation complète de cette période, avant de présenter les fondements de son étude. Tout en sachant, dans son for intérieur, que la méthode n'était pas respectée, et que les sources qu'il utilisait pour décrire le passé breton étaient elles aussi remplies de la nostalgie d'un temps révolu, que leurs auteurs non plus, n'avaient pu connaître. Si la conviction le guidait que ces textes devaient transporter une vérité supérieure, qui aurait échappé au temps et aux manipulations humaines, comment la justifier ? Comment restituer le monde des origines quand plus rien, à part quelques gloses, n'en subsistait ?

---

p. 221 : « Nous ne donnons ici qu'une version résumée des sources, avec des textes traduits ou résumés. Une version intégrale sera, nous l'espérons, publiée par ailleurs. » Cette absence dommageable est relevée par Marianne Mulon, « Léon Fleuriot. *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980. In-8°, 355 pages », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1981, t. 139, 1, p. 100-102, mais pas par André Guilcher, « L. Fleuriot. Les origines de la Bretagne », *Norois*, n° 107, juillet-septembre 1980, p. 488-489.

3. Suivant ce qu'il en dit à Yves Le Berre (qu'il soit remercié pour bien avoir voulu relire et critiquer cette introduction).

L'aporie dans laquelle s'est retrouvé Léon Fleuriot n'est pas un cas isolé dans les recherches menées par le passé sur les Bretagnes médiévales ; elle s'est peut-être simplement manifestée de manière plus flagrante parce que l'ambition affichée s'est heurtée pragmatiquement, matériellement, à l'absence de sources que d'aucuns – comme sans doute Fleuriot lui-même – auraient, en d'autres circonstances, qualifiées de perdues, mais qu'ils n'auraient eu de cesse de reconstituer, voire d'inventer, à défaut de retrouver ce qui n'a peut-être jamais existé... C'est ainsi que s'est érigée, dans l'entourage du maître, une sorte de mythe de la littérature bretonne perdue qui a probablement fait couler bien plus d'encre que ses supposés auteurs n'auraient pu en coucher sur le parchemin... Car si Léon Fleuriot n'a pu apporter les « Preuves » nécessaires à l'assise scientifique des *Origines de la Bretagne*, ni lui, ni ses disciples n'ont guère réussi à démontrer de façon plus convaincante l'existence d'une littérature médiévale bretonne originelle à la source des textes dits de la matière de Bretagne.

Ainsi, la thèse en celtique de Jean-Pierre Piriou, soutenue à l'université de Haute-Bretagne (Rennes) en 1982 sous la direction de Léon Fleuriot et intitulée *Contribution à une histoire de la littérature bretonne perdue*, puis le premier tome de *L'Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne* (1987), intitulé « Héritage celtique et captation française » et dirigé par Léon Fleuriot et Auguste-Pierre Segalen<sup>4</sup>, témoignent toujours du même problème épistémologique, reposant sur la vision d'une Bretagne continentale d'avant la chute qui précède la perte. Dans cette perspective romantique, où la vérité de l'identité « celtique » se définit par l'archaïsme, la Bretagne n'est pas un objet d'étude scientifique, observé avec distance selon des principes et des méthodes propres à différentes disciplines (langue, histoire, littérature...). Elle est au contraire le catalyseur de disciplines indistinctes qu'elle gouverne sur la base de ce présupposé. Ainsi l'historien peut-il se faire linguiste, le celtisant spécialiste de littérature arthurienne, le littéraire historien, dans la mesure où tout ce qui se rattache à la Bretagne devient « matière de Bretagne », dans toute la polysémie inhérente au terme de « matière » : la

---

4. J. BALCOU et Y. LE GALLO (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Brest, CRBC / Paris, Genève, Champion, Slatkine, 1987, 3 vol., rééd. Paris, Champion / Spézet, Coop Breizh, 1997.

Bretagne est à la fois sujet et source d'études et de fantasmes ; elle est aussi en soi une matière, une discipline idéale et globalisante qui transcende les spécialités « techniques » que sont la linguistique, l'analyse littéraire, la philologie ou l'étude des manuscrits. La méthode ainsi promulguée est aux antipodes de l'interdisciplinarité et de la transdisciplinarité, qui reposent sur la reconnaissance des différents domaines scientifiques et de leurs méthodes pour mieux les exploiter et croiser approches et résultats.

Jean-Pierre Piriou, nommé professeur à Rennes sur la chaire de celtique de Léon Fleuriot après sa disparition, reconnu pour son activité politique et littéraire<sup>5</sup>, peut ainsi convoquer dans sa thèse la littérature médiévale de langue française de la manière la moins scientifique possible, ne citant ni les textes en ancien français, ni les éditions de référence, ni encore moins les manuscrits, confondant parfois les œuvres et les titres, exploitant des exemples hors de leur contexte etc<sup>6</sup>. En effet, la littérature

---

5. Voir notamment les introductions qui lui sont consacrées dans le volume de mélanges qui lui est dédié : F. Favereau et H. Le Bihan (dir.), *Littératures de Bretagne. Mélanges offerts à Yann-Ber Piriou*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006. En ligne : <http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=1067> (consulté 29/04/2019).

6. J.-P. PIRIOU, *Contribution à une histoire de la « Littérature bretonne perdue »*, dir. L. Fleuriot, université de Haute-Bretagne, Rennes, 1982, thèse dactyl., t. II, p. 465. La bibliographie finale ne répertorie pas les œuvres citées dans le corps du texte, en particulier les textes médiévaux. Dans le domaine critique, elle repose essentiellement, pour la littérature médiévale française, sur Roger Sherman Loomis et, secondairement, Ferdinand Lot dont l'auteur ne cite toutefois pas l'ouvrage essentiel en la matière : *Études sur le Lancelot en prose*, Paris, Champion, 1918. Pour ne citer qu'un exemple, on retiendra celui-ci : afin d'étayer le lien entre Skolan à la couleur noire et Merlin, l'auteur écrit : « [...] il y a de quoi être troublé en lisant dans la deuxième Continuation de la Queste du Graal (sic) la description de ce chevalier sorti du tombeau pour relever le défi de Perceval : "Noir était son cheval et noire son armure" ». Outre la référence erronée (il s'agit de la *Deuxième Continuation du Conte du Graal*, déjà éditée à l'époque de la thèse de J.-P. Piriou par William Roach, *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes. The Second Continuation*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1971), la citation en français moderne est faite hors contexte, sans même le numéro de vers. La référence exacte serait celle-ci : « Si a veü lou chevalier / Trestot armé sor son destrier ; / Mais toute iert noire s'armeüre, / Ausins comme meure meüre » [Il vit le chevalier, muni de toutes ses armes sur son destrier ; mais tout son équipement était aussi noir qu'une mûre bien mûre], éd. cit., v. 20439-42, p. 64. Il s'agit en réalité d'un chevalier enchanté et retenu prisonnier par une demoiselle, et qui n'a rien à voir avec Merlin. Pour une présentation plus détaillée de quelques erreurs ou approximations dans le traitement des sources médiévales, voir Hélène BOUGET,

médiévale, en particulier les lais et les romans arthuriens, ne constitue pas son objet d'étude, mais un moyen secondaire pour reconstituer une « matière de Bretagne » originelle<sup>7</sup>, la fameuse littérature bretonne « perdue » qui serait à l'origine des textes médiévaux, mais aussi du lexique et de l'onomastique propres à ces textes. Au-delà des failles scientifiques et méthodologiques, c'est la certitude du postulat de départ qui pose problème car elle touche, encore une fois, au fantasme idéologique. Bien que l'on n'ait conservé aucun manuscrit en langue bretonne antérieur au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle et que la plupart des *Vies* de saints bretons nous aient été transmises dans des manuscrits en latin du ix<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle, l'existence même de sources écrites bretonnes anciennes n'est jamais remise en question : elles ne peuvent pas ne pas avoir été, tout comme l'âge d'or mythique de la Bretagne auquel elles sont associées ; elles n'ont pu qu'être perdues, fragilisées par « la grande trahison<sup>8</sup> » des clercs bretons trop influencés par le latin puis le français... Afin d'éviter une rupture logique et épistémologique trop flagrante, il suffit alors d'effectuer un glissement du domaine de la littérature qui se définit – c'est problématique ! – par la source écrite, à celui de la « tradition littéraire », bien plus commode, qui englobe écrit et oral dans la diversité des lieux et des époques. Ainsi, « la tradition littéraire des Bretons d'Armorique » peut-elle devenir une « source historique » fiable<sup>9</sup>, de même que les traductions ou adaptations en breton moderne de quelques *Lais* de Marie de France ou de courts extraits de *La Mort le roi Artu* ou bien de Thomas Malory par

---

« Frontières géographiques, linguistiques et barrières idéologiques dans la matière de Bretagne » dans V. Obry et S. Lodén (dir.), Actes du colloque de Mulhouse (oct. 2016), *L'expérience des frontières et les littératures de l'Europe médiévale*, Paris, Champion, 2019, p. 409-426.

7. C'est d'ailleurs ainsi que les éditeurs des *Mélanges offerts à Yann-Ber Piriou*, *op. cit.*, présentent en quatrième de couverture cette thèse : « Il s'est plus particulièrement intéressé à la littérature "perdue" (thèse d'État en 1982 ; contribution à *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, 1987), celle qui avait donné naissance à ce que nous appelons aujourd'hui la "matière de Bretagne" ».

8. J.-P. PIRIOU, *Contribution à une histoire de la « Littérature bretonne perdue »*, *op. cit.*, t. II, p. 465.

9. J.-P. PIRIOU : « Une source historique méconnue : la tradition littéraire des Bretons d'Armorique », dans N.-Y. Tonnerre (dir.), *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne*, Rennes, PUR, 2001, p. 35-42. Nouvelle édition en ligne : <https://books.openedition.org/pur/18477?lang=fr>

Roparz Hémon peuvent venir pallier la perte « des textes originaux perdus<sup>10</sup> ».

En 1987, dans l'*Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, la méthode employée par les différents contributeurs – dont Léon Fleuriot – est la même et vise par exemple à faire de traditions, récits ou contes attestés en Bretagne dans l'époque moderne ou contemporaine, la source – parce que bretons – de récits médiévaux entrés en décadence par la faute des clercs écrivant en langue française. Le volume intitulé « Héritage celtique et captation française » s'appuie d'ailleurs à de nombreuses reprises sur la thèse précédemment citée et reprend ses conclusions, sans remettre en cause la méthode en ce qui concerne la littérature médiévale française. Ainsi, le roman arthurien de *Perlesvaus*, composé au début du XIII<sup>e</sup> siècle et dont la tradition manuscrite est fort restreinte, témoignerait-il d'une origine bretonne armoricaine dans l'évocation des chevaliers du château du Graal qui, âgés de cent ans ou plus, n'en paraissent pas quarante, origine dont témoigneraient « les traditions signalées à Molène par J. Cuillandre, sur l'Au-delà celtique, le “Toir-na-nog” ou “Terre des jeunes” [...] décrit dans un texte cité par J.-P. Piriou<sup>11</sup> »... L'inversion des lois de la temporalité permet de même de trouver l'origine de la charrette d'infamie du roman de Chrétien de Troyes *Le Chevalier de la Charrette*... chez Anatole Le Braz<sup>12</sup>. Quant au roman de *Tristan en prose*, composé vers 1235-1240 en concurrence à son modèle le *Lancelot en prose*, il serait issu de « la tradition armoricaine, indépendante<sup>13</sup> » du

10. En annexe de sa thèse, J.-P. Piriou donne des « Traductions et textes » présentés ainsi : « À défaut des textes originaux perdus, il nous a semblé utile d'adjoindre à ce travail un choix de traductions et d'adaptations en breton moderne », *op. cit.*, t. II, p. 517.

11. Jean-Claude LOZAC'HMEUR, *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, *op. cit.*, t. I, p. 150. La référence à la thèse de J.-P. Piriou est explicite et revient à plusieurs reprises dans cet ouvrage. On retrouve dans *Contribution...*, *op. cit.*, la même référence à J. Cuillandre qui résume le récit dans une lettre à Joseph Loth (t. I, p. 278).

12. « Chrétien a beau s'efforcer de rationaliser son modèle, quiconque a lu A. Le Braz, reconnaît dans le véhicule maléfique la Charrette de l'Ankou », *ibid.*, p. 151. Là encore, on retrouve exactement le même argument dans la thèse de J.-P. Piriou à propos des « traces d'influence bretonne que l'on trouve ici et là dans les œuvres de Chrétien. N'a-t-on pas comparé la charrette d'infamie de Lancelot à la charrette de l'Ankou ? », *op. cit.*, t. I, p. 243-244.

13. *Ibid.*, p. 152.

*Roman de Tristan*, « tradition » dont pourtant aucune source ne témoigne, sauf à considérer que les parties des aventures de Tristan qui se déroulent en Petite-Bretagne, et que rapporte déjà le roman en vers de Thomas d'Angleterre vers 1170, dérivent nécessairement d'une source armoricaine dont elles constitueraient la preuve, mais dont elles ne seraient aussi qu'une dégradation. La méthode ne laisse pas de surprendre : il s'agit à chaque fois d'affirmer, sans jamais la démontrer par l'étude de sources précises, l'antériorité de textes dont l'existence n'est, au mieux, attestée que par des récits oraux collectés à l'époque moderne ou contemporaine. L'idée est que la nature par essence bretonne de ces récits les a préservés, contrairement semble-t-il aux autres, des ravages du temps et de l'oubli : « la littérature populaire bretonne a perpétué, presque jusqu'à nos jours, certaines histoires fort anciennes en se contentant de rajeunir la langue à mesure qu'elle évoluait<sup>14</sup> ».

Même si ces travaux sont aujourd'hui un peu anciens, l'on ne peut que constater la faille qui les sépare des recherches menées à cette époque, dans les années 1980, et ce depuis plusieurs décennies, sur les romans arthuriens et d'une manière générale la littérature de la matière de Bretagne par les médiévistes qui, certes – et c'est dommageable – ne sont pas celtisants, mais qui ont abordé leur matière avec les armes des médiévistes : étude des manuscrits, approche philologique et codicologique, et celles des littéraires : questions d'inter- et trans-textualité, de genre, de style etc. pour aborder les œuvres sous l'angle des procédés d'écriture et de réécriture ou bien des thèmes constitutifs de la littérature arthurienne comme les notions de merveille ou de merveilleux. Naturellement, les recherches et les méthodes continuent de se renouveler, mais ce qui est notable, c'est que les spécialistes de la « matière de Bretagne » en littérature médiévale ne se sont pas fait l'écho des travaux précédemment cités, menés par des chercheurs dont la littérature n'est finalement pas l'objet, mais est inféodée à l'idée d'une Bretagne médiévale mythique, fondée sur le rêve de sources perdues.

Ainsi, en 2005, dans le numéro jubilaire de la revue *Perspectives médiévales* établissant le bilan de « Trente ans de recherches en langues et littératures médiévales », Philippe Ménard est-il fondé à écrire, à propos des études arthuriennes, que « la voie de la recherche des sources celtiques

---

14. *Ibid.*, p. 150.

n'attire plus la critique autant que par le passé<sup>15</sup> » et que les chercheurs, depuis les années 1970-80, ne cherchent plus à établir les origines celtiques de la matière de Bretagne en établissant des ressemblances entre les romans français et « des pièces et des morceaux des mythes celtiques<sup>16</sup> ». Le bilan paraît pourtant nuancé, si ce n'est paradoxal : d'un côté, l'éminent médiéviste relègue « la quête éperdue des sources<sup>17</sup> » à un état ancien de la recherche, dont les résultats sont restés incertains et n'ont finalement guère apporté à l'histoire des mentalités et de la poétique des textes – selon une perspective purement littéraire –, de l'autre il considère comme acquis ces mêmes résultats en affirmant ceci : « La plupart des critiques croient qu'il existe une lointaine origine celtique aux récits arthuriens et que l'Autre Monde voilé des romans français ou les apparitions d'être féériques proviennent de là<sup>18</sup>. » En réalité, le paradoxe n'est que de façade ; il témoigne bien davantage de l'indifférence des chercheurs en langue et littérature médiévales françaises à l'égard de travaux aussi contestables que populaires, toujours par manque d'assise scientifique et de prise en compte de la réalité des sources, comme ceux de Jean Markale<sup>19</sup>. Philippe Ménard intègre

---

15. Philippe MÉNARD, « Trente ans d'études arthuriennes », *Perspectives médiévales. Trente ans de recherches en langues et littératures médiévales*, J.-R. Valette (dir.), n° jubilaire, mars 2005, p. 337-365, cit. p. 356.

16. *Ibid.*, p. 356.

17. *Ibid.*, p. 357.

18. *Ibid.*, p. 356-357.

19. Parmi une bibliographie aussi pléthorique que navrante, citons par exemple *Brocéliande et l'énigme du Graal*, Paris, Pygmalion, G. Watelet, 1989, où Jean Markale, prétendant rapporter les anciens contes gallois, résume les romans de Chrétien de Troyes en remplaçant simplement certains noms de personnages par les équivalents gallois et affirme que « dans le plus profond de la forêt de Brocéliande, vit un jeune homme, Perceval » (p. 231), alors que le toponyme n'apparaît dans aucune des 15 versions manuscrites conservées du *Conte du Graal*, ou bien : *Les Celtes et la civilisation celtique*, Paris, Payot, 1970 ; *Id.*, *L'épopée celtique d'Irlande*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971 ; *Id.*, *L'épopée celtique en Bretagne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971. Ces trois derniers livres ont fait l'objet d'un compte rendu particulièrement critique de Christian J. Guyonvarc'h, dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 78/2, 1971 (p. 453-487), qui dénonce à la fois – analyses et exemples précis à l'appui – l'incompétence de J. Markale dans le domaine des études celtiques et la connivence de la presse et des éditeurs dans la diffusion de ses textes auprès du grand public : « Les trois livres sont des catalogues d'erreurs, d'idées incomprises, de compilations mal digérées, voire de sottises monstrueuses » (p. 485).



pourtant ce dernier à la liste des quelques savants qui continuent toujours à enrichir ce pan de la recherche, au même titre que Pierre-Yves Lambert dont les travaux témoignent au contraire d'une connaissance étendue et reconnue des langues celtiques anciennes. Le domaine celtique semble ainsi perçu comme un tout aussi flou que la vision de la Bretagne de Fleuriot, un ensemble d'études marginales et indistinctes en regard des préoccupations des littéraires et des philologues.

Le champ des Bretagnes médiévales, Armorique et îles britanniques, constitue donc un objet d'étude aux implications idéologiques fortes et contrastées. Depuis quelques décennies, les questionnements et les méthodes d'approche appliqués à ce sujet ont connu des changements et des renouvellements qui aboutissent à une situation complexe, dans un paysage critique qui fait état de résultats divergents. La confusion des disciplines ou bien leur hyperspécialisation amène à disqualifier, par méconnaissance, les études celtiques appliquées à l'histoire, à la littérature ou aux langues des Bretagnes médiévales et à ce que l'on nomme communément «la matière de Bretagne». On l'a vu, le dévoiement de certaines pratiques et méthodes d'analyse explique comment des interprétations erronées sur l'histoire des Bretagnes et la littérature dite de la « matière de Bretagne » ont vu le jour. Mais quelle est exactement la part des représentations idéologiques et politiques propres à ces approches ?

En histoire, l'intérêt du grand public continue ainsi à soutenir une production aussi pléthorique que régionaliste. Malgré les entreprises épistémologiques de déconstruction des « romans nationaux<sup>20</sup> », il serait schématique d'opposer les visions savantes et populaires car il n'est pas rare qu'un historien reconnu vienne lui aussi prêter sa plume aux attendus nationalistes de ses lecteurs et conforter de son autorité des rapprochements simplistes. Ainsi, Joël Cornette, auteur d'une synthèse sur la longue durée, s'interrogeait encore en 2005 : « Mais un Breton, même "déraciné", peut-il prétendre à la neutralité quand son sujet d'étude est "sa" Bretagne, une part de sa vie et de son identité<sup>21</sup> ? ». Il laissait alors la réponse aux lecteurs, mais dix ans plus tard, son récit

20. Telle P. BOUCHERON (dir.), *L'Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, destinée au grand public.

21. Joël CORNETTE, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, Paris, Seuil, 2005, p. 24.

historique s'affirme comme la porte d'entrée d'une revendication politique et identitaire contemporaine : la conclusion fait l'éloge des manifestations de Bonnets Rouges de 2013, soutenu par cette affirmation : « Forts de leur irréductible identité, forts de leur sens aigu de la solidarité et de l'inventivité, la Bretagne et les Bretons se doivent de faire face au défi de la mondialisation et penser le futur<sup>22</sup> ». Ces synthèses biaisées de l'intangibilité depuis les origines s'opposent toujours à des publications spécialisées, restreintes à des objets précis, le plus souvent peu diffusées ou méconnues, comme la thèse d'Anne Lunven, qui abat tout simplement les hypothèses de La Borderie sur les migrations bretonnes<sup>23</sup>, pourtant toujours reprises auprès du grand public, jusqu'en bande dessinée<sup>24</sup>. En parallèle, pour l'archéologie, quelques expositions permettent de faire connaître au grand public les nouvelles méthodes et les nouveaux résultats, comme par exemple à propos des campagnes médiévales<sup>25</sup>, mais les ouvrages accessibles au grand public sont rares<sup>26</sup> et laissent toujours, à côté d'eux, une large place au fantasme.

Dans le domaine des langues celtiques et du moyen breton, la vision de langues paysannes, transmises de façon figée depuis les temps héroïques continue à dominer certains travaux<sup>27</sup>. Dans le grand public, elle reste dominante, à peine écornée par l'édition d'une littérature bretonne qui paraît toujours aussi inattendue<sup>28</sup>. La période médiévale se prête d'ailleurs souvent à ce genre d'interprétations, car le petit nombre

---

22. Joël CORNETTE, *Histoire illustrée de la Bretagne et des Bretons*, Paris, Seuil, 2015, p. 477. Du même auteur, on peut lire aussi *La Bretagne révoltée de 1675 et de 2013 : colère rouge et concordance de temps*, Sarzeau, CHB-KIB, 2016.

23. Anne LUNVEN, *Du diocèse à la paroisse. Évêchés de Rennes, Dol et Alet/Saint-Malo (V<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR, 2014.

24. T. JIGOUREL, N. JARRY, D. BRECHT, *Histoire de la Bretagne. Breizh. t. 1, le Peuple indomptable*, Toulon, Soleil-Celtic, 2017.

25. Exposition « Quoi de neuf au Moyen-Âge? », Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris, 11 octobre 2016-6 août 2017.

26. Une exception notable, P. GALLIOU et J.-M. SIMON, *Le Castellum de Brest et la défense de la péninsule armoricaine au cours de l'Antiquité tardive*, Rennes, PUR, 2015.

27. Par exemple, P. MARQUAND, « Merlin, de la tradition brittonique médiévale à la littérature orale de Basse-Bretagne ». Session de formation de la Société de Mythologie Française, Apr 2006, Landeleau (Finistère), France. <halshs-00612951>

28. Yves LE BERRE et Ronan CALVEZ, *Entre le riche et le pauvre. La littérature du breton entre 1450 et 1650*, Brest, Emgleo Breiz, 2012 ; Yves LE BERRE, *La Passion et la Résurrection bretonnes de 1530 suivies de trois poèmes*, Brest, CRBC, 2011.

de témoignages conservés laisse la place à de nombreuses ambiguïtés. C'est ce qui la rend sujette à des représentations passionnelles, révélatrices des tensions et enjeux relatifs aux diverses époques qui, au fil du temps, se sont interrogées sur le Moyen Âge et l'ont reconstruit au gré de représentations politiques et idéologiques fluctuantes : leur éloignement et leur altérité favorisent des projections fantasmatiques qui doivent être confrontées à l'approche scientifique des disciplines.

Rouvrir le dossier sous l'angle du comparatisme, qui ne doit pas être confondu avec la recherche des sources et l'assimilation idéologique entre les catégories du celtique, de l'archaïque et de l'originel, nous a donc semblé nécessaire afin de retracer une histoire croisée des disciplines – littérature, histoire, linguistique, archéologie, histoire de l'art – qui s'appliquent aux Breagnes médiévales, de mesurer les apports de l'approche inter- et transdisciplinaire, mais aussi de saisir les limites et les implications propres à la confluence des différentes disciplines dans le temps. Dans quelle mesure en effet, les disciplines convoquées peuvent-elles utiliser les mêmes sources, mener les mêmes questionnements ? Dans quelle mesure leurs objets d'étude sont-ils similaires ou comparables ? Jusque à quel point peut-on faire converger différentes disciplines ? Les divergences épistémologiques sont-elles plus fortes à l'intérieur des disciplines ou bien entre elles ? L'analyse critique des différents domaines de la connaissance scientifique en médiévistique permet-elle d'aborder le terrain d'étude de façon totalement transdisciplinaire ?

À travers ces questionnements, le présent volume se donne un objectif à la fois critique et épistémologique : il s'agit de mieux comprendre les tenants et aboutissants des représentations savantes et populaires sur les Breagnes médiévales et les enjeux des recherches d'hier et d'aujourd'hui. Quels sont les principes et les savoirs hérités des pionniers des recherches sur les Moyen Âge bretons des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ? Comment leurs travaux ont-ils été perçus puis utilisés dans les dernières décennies ? La question de la filiation et de la transmission doit être abordée sous un angle à la fois critique et historiographique, pour réfléchir aux objets d'étude et aux démarches scientifiques apparus depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. L'apparition de branches disciplinaires, comme la sociolinguistique ou la génétique appliquée à l'analyse anthropologique, ou encore les apports de la nouvelle critique littéraire ou de l'archéologie médiévale, ont en effet renouvelé les études sur les Breagnes médiévales, et ont infirmé

ou confirmé les travaux des prédécesseurs. Dans une perspective élargie au grand public, il importe enfin d'analyser certaines représentations populaires sur les Breagnes médiévales afin de mieux faire valoir, par comparaison, l'engagement scientifique dédié à la compréhension du passé et du patrimoine, et de mieux comprendre les implications politiques et idéologiques d'un savoir préétabli dont les fondements doivent être éclaircis.

Sur le plan séparé des différentes disciplines, des enquêtes épistémologiques ont assez récemment vu le jour et constituent de nouvelles bases sur lesquelles les contributeurs du volume se sont appuyés. Pour la période médiévale, le questionnement épistémologique a d'ailleurs le vent en poupe depuis quelques années. De nombreuses publications cherchent à revenir sur les méthodes et les présupposés exploités depuis le XIX<sup>e</sup> siècle pour appréhender la culture, le savoir et les données propres au Moyen Âge. Ainsi de la revue *Perspectives médiévales*, dont la ligne éditoriale s'est profondément renouvelée et qui se définit explicitement, désormais, comme une revue d'épistémologie appliquée au champ médiéval, en particulier, mais pas seulement, littéraire et philologique<sup>29</sup>. Des transformations, voire des ruptures épistémologiques, sont donc apparues dans les divers champs disciplinaires consacrés à l'étude du Moyen Âge : littérature, langue, sociolinguistique, histoire, études celtiques, archéologie etc.

En littérature, l'histoire de la discipline a été éclairée en mesurant les apports de grandes figures de la médiévistique comme Gaston Paris<sup>30</sup>, Joseph Bédier<sup>31</sup> ou Paul Zumthor<sup>32</sup>. Les théories de la réception de

---

29. «Revue d'épistémologie des langues et littératures du Moyen Âge, *Perspectives médiévales* étudie la façon dont les objets textuels du Moyen Âge ont été perçus, construits, représentés et compris aux époques moderne et contemporaine, dans une perspective pluridisciplinaire» : <https://journals.openedition.org/peme/>

30. Ursula BÄHLER, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004.

31. Alain CORBELLARI, *Joseph Bédier, écrivain et philologue*, Genève, Droz, 1997. Un colloque, dirigé par Ursula Bähler et Alain Corbellari, lui a également été consacré les 22-23 mai 2014 à la Fondation Singer-Polignac, «Sur les traces de Joseph Bédier» : <https://www.singer-polignac.org/fr/colloques-arts-lettres/a-l-saison-2013-2014/1147-sur-les-traces-de-joseph-bedier> [consulté le 06 mai 2019. Communications en ligne]

32. Un colloque lui a été consacré en octobre 2015 à l'université de Paris Ouest, Nanterre-La Défense, organisé par Jean-René Valette et Idelette Muzart-Fonseca dos Santos : «Poétiques de Paul Zumthor, 1915-2015».

l'œuvre littéraire, élaborées par Hans R. Jauss<sup>33</sup> et Umberto Eco<sup>34</sup>, ou plus récemment celles des mondes possibles et des univers de fiction<sup>35</sup> ont permis de renouveler l'approche des cycles et des romans arthuriens et de réévaluer leur *mouvance* inhérente à l'état de la tradition manuscrite<sup>36</sup>. D'une certaine manière, la période médiévale est même devenue une sorte de laboratoire propre à tester les outils d'analyse critique, comme la narratologie, ou à en élaborer de nouveaux, en particulier dans les questionnements afférents à l'auctorialité, au rapport entre vérité et fiction ou encore, par exemple, aux genres littéraires<sup>37</sup>.

À des degrés divers, les médiévistes s'interrogent ainsi sur la pertinence ou l'application de théories récentes, issues par exemple des études de genre ou des études postcoloniales, à leur objet d'étude. Si la littérature médiévale peut être abordée à l'aune des grandes tendances de la critique contemporaine, elle favorise aussi, en raison de l'écart temporel et intellectuel entre les textes qui la constituent et le contexte dans lequel les études postcoloniales, pour reprendre cet exemple, se sont élaborées, un regard critique et distancié sur ces nouveaux outils et concepts. Comme Simon Gaunt l'a fort bien souligné, le Moyen Âge représente souvent pour les théoriciens du post colonialisme une période « morte », qui se définit au mieux par une altérité simple et homogène par comparaison avec la complexité et l'hybridité de la période et des lieux postcoloniaux<sup>38</sup>. Pourtant, à condition d'une part, de se soumettre à une

---

33. Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, trad. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978 ; « Littérature médiévale et théorie des genres », dans *Théorie des genres*, Gérard GENETTE *et al.*, Paris, Seuil, Points Essais, 1986.

34. Umberto ECO, *L'Oeuvre ouverte*, trad. Paris, Seuil, 1965 ; *Id.*, *Lector in fabula*, Milan, Bompiani, 1979, trad. Paris, Grasset, « Le Livre de Poche », 1985.

35. Thomas PAVEL, *Fictional Worlds*, London, Harvard University Press, 1986, trad. *Les Univers de la fiction*, Paris, Seuil, 1988 ; 1985 ; *La théorie littéraire des mondes possibles*, F. Lavocat (dir.), Paris, CNRS, 2010.

36. Voir par exemple Patrick MORAN, *Lectures cycliques. Le réseau inter-romanesque dans les cycles du Graal du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2014.

37. Voir par exemple les articles du numéro « Le Moyen Âge pour laboratoire », *LHT*, n° 20, *Fabula*, janvier 2018 : <http://www.fabula.org/lht/20/>. La réflexion se poursuit à travers un atelier organisé par Florent Coste, Amandine Mussou et Nathalie Koble à l'université Paris-Diderot et l'ENS-Paris.

38. Simon GAUNT, « Can the Middle Ages be postcolonial ? », *Comparative Literature*, 61/2, 2009, p. 160-176 : « Since it is clear that postcolonial theorists do make claims about the historical specificity of modern postcolonial times and places, the

approche comparatiste qui prenne véritablement en compte la diversité des contextes et, d'autre part, de ne pas négliger les outils propres aux médiévistes comme l'étude des sources et des manuscrits, la philologie, la codicologie etc., l'approche postcoloniale peut mettre en lumière des aspects négligés du champ d'étude ou, à tout le moins, leur apporter un éclairage différent<sup>39</sup>. Dans le domaine de la matière de Bretagne, le récent ouvrage de Keith Busby *French in Medieval Ireland, Ireland in Medieval French* aborde ainsi le nouveau concept de « francophonie médiévale » dans l'espace insulaire breton, en particulier l'Irlande, après la conquête normande et la colonisation de l'île par les Anglo-Normands en 1169<sup>40</sup>. Les études arthuriennes, qui occupent en bonne part le champ littéraire des recherches sur les BreTAGNES médiévales, ne sont pas en reste dans ce mouvement de renouvellement épistémologique et de confrontation des textes à des méthodes critiques qui leur sont, à l'origine, étrangères. Le volume collectif *Handbook of Arthurian Romance*, paru en 2017, consacre ainsi toute une section aux nouvelles tendances de la critique dans le domaine arthurien (*postcolonial studies*<sup>41</sup>, *gender studies*<sup>42</sup>,

---

intellectual challenges for “postcolonial medievalists” are not negligible, particularly when considering that the model of periodization that is widely (but usually tacitly and uncritically) accepted in postcolonial studies casts the Middle Ages as “clearly dead” [...] The Middle Ages are thus often treated by some modern theorists as an undifferentiated, homogenous “Other” sometimes simple, innocent, and tolerant, as opposed to complex, knowing, and intolerant; sometimes unremittingly brutal and violent, as opposed to having the potential at least for enlightenment and liberation. For these theorists the Middle Ages are implicitly the marker of a degree zero of alterity [...]» (cit. p. 161). Voir aussi sur ce sujet Marion UHLIG, « Quand “Postcolonial” et “Global” riment avec “Médiéval” : sur quelques approches théoriques anglo-saxonnes », *Perspectives médiévales* [En ligne], 35 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 28 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/peme/4400> ; DOI : 10.4000/peme.4400.

39. Andrew Lynch dresse un constat comparable dans son article consacré au traitement postcolonial des romans arthuriens : « Post-Colonial Studies » dans L. Tether, J. McFayden (dir.), *Handbook of Arthurian Romance. King Arthur's Court in Medieval European Literature*, Berlin, De Gruyter, 2017, p. 307-320.

40. Keith BUSBY, *French in Medieval Ireland, Ireland in Medieval French*, Turnhout, Brepols, 2017. L'article du même auteur publié dans le présent volume est issu de cet ouvrage, après remaniement et traduction en français.

41. Cf. A. LYNCH, « Post-Colonial Studies », art. cit.

42. Carolyne LARRINGTON, « Gender / Queer Studies », *Handbook of Arthurian Romance, op. cit.*, p. 259-272.

*eco studies*<sup>43</sup>...), en même temps qu'il s'interroge sur l'évolution de la perception dans le temps et dans les diverses cultures de son objet d'étude et de la conception du canon arthurien<sup>44</sup>.

Les méthodes critiques et les concepts plus traditionnels, propres à la médiévistique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ont été également réévalués et parfois contestés dans leurs fondements. La notion de « matière de Bretagne », chère aux médiévistes qui rangent sous cette appellation divers romans ou lais, est ainsi en réalité une expression problématique qui n'est pas attestée en tant que telle dans les textes médiévaux, mais qui entretient commodément la confusion entre la notion de source et celle de sujet du récit<sup>45</sup>. Lorsque les auteurs de romans médiévaux évoquent leur « matière », ils font la plupart du temps allusion au contenu de leur récit, voire à la manière dont celui-ci s'agence, non à l'origine de celui-ci, et encore moins à une origine bretonne<sup>46</sup>. Cette dernière acception est le résultat d'une construction récente qui dénote une posture idéologique favorable à l'idée de l'origine celtique, ancienne et unique, des romans de Chrétien de Troyes et des récits arthuriens, voire, plus précisément pour certains, favorable à l'idée d'une origine bretonne continentale dont les traces seraient aujourd'hui perdues. C'est la thèse défendue par Théodore Hersart de la Villemarqué dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi, comme on l'a vu, ces dernières années encore par des celtisants non spécialistes de littérature médiévale en langue d'oïl. La mise en cause d'une telle conception de la « matière de Bretagne » illustre encore la difficulté, pour les chercheurs, à se poser la question du lien entre les langues et littératures celtiques et la littérature arthurienne autrement qu'en termes de source et d'origine. Pourtant, là encore, le changement de regard et la prise de distance avec des postures plus politiques et

43. Christine FERLAMPIN-ACHER, « The Natural World », *ibid.*, p. 239-258.

44. Aisling BYRNE, « The Evolution of the Critical Canon », *ibid.*, p. 43-58.

45. Hélène BOUGET, « Matière de Bretagne et source : approche historiographique et critique », dans C. Ferlampin-Acher, C. Girbea (dir.), *Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, Rennes, PUR, 2015, p. 67-82 ; H. BOUGET, « La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose. Histoire(s) de sources et construction générique », Actes du colloque de la SLLMOO, « Expériences critiques », Nantes, septembre 2012, à paraître sous la direction de V. Dominguez et E. Gaucher-Rémond, Paris, PUF.

46. Pour une mise au point sur ce sujet, voir l'ensemble du volume *Matières à débat, op. cit.*, en particulier l'introduction de C. Ferlampin-Acher et C. Girbea, p. 7-25.

idéologiques que scientifiques, sont aujourd'hui manifestes. Il n'est donc pas vrai que les médiévistes, en particulier français, n'auraient guère d'intérêt à considérer le versant celtique de la littérature arthurienne, à condition de ne pas y chercher d'obscures sources mythologiques dont les textes français se feraient l'écho dégradé, mais de considérer la situation sous l'angle des influences continues et des échanges parfois circulaires, de part et d'autre de l'espace breton et britannique. C'est tout l'enjeu du volume collectif *Arthur in the Celtic Languages*, paru en 2019<sup>47</sup>, qui ouvre à nouveau l'épineux dossier du développement des légendes et récits arthuriens dans l'ensemble des langues celtiques, du Moyen Âge à nos jours. Les différentes contributions réévaluent les textes existants – et non supposément « perdus » – en tenant compte des différences de datation des témoins manuscrits, des contextes de composition et d'écriture variables, et surtout des jeux fréquents de va-et-vient entre transmission orale et transmission écrite, culture cléricale savante et culture laïque plus populaire, caractéristiques locales et traits plus généraux. Là encore, les approches théoriques récentes permettent de réévaluer les connaissances sur les textes, comme par exemple les interprétations postcoloniales appliquées aux contes gallois de *Geraint, Owen et Peredur*.

Dans le domaine breton et celtique plus généralement, les travaux menés dernièrement au Centre de Recherche Bretonne et Celtique (université de Bretagne Occidentale) sur les collecteurs ou sur Hersart de La Villemarqué ont permis de mieux comprendre le rapport au Moyen Âge qu'entretient le nationalisme romantique et de reconsidérer dans un contexte élargi l'œuvre du *Barzaz-Breiz*<sup>48</sup> dont les chants remontent, selon leur auteur, à un âge d'or breton inventé<sup>49</sup>. Ces recherches ont aussi permis de mettre en valeur des milieux bretonnants urbains et cultivés, ouverts sur leur temps<sup>50</sup>, alors que la vision de langues celtiques

47. C. Lloyd-Morgan, E. Poppe (dir.), *Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions*, Cardiff, University of Wales Press, 2019.

48. N. Blanchard, F. Postic (dir.), *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de la Villemarqué*, Brest, CRBC-UBO, 2016.

49. Nelly BLANCHARD, *Barzaz-Breiz. Une fiction pour s'inventer*, Rennes, PUR, 2006.

50. Yves LE BERRE et Ronan CALVEZ, *Entre le riche et le pauvre. La littérature du breton entre 1450 et 1650*, op. cit. Yves LE BERRE, *La Passion et la Résurrection bretonnes de 1530 suivies de trois poèmes*, op. cit.



transmises de façon figée et close à travers les siècles domine encore parfois les représentations du grand public.

En histoire, les études sur les débuts du Moyen Âge ont été profondément renouvelées après-guerre, en réaction aux théories raciales et historiques défendues par les nazis<sup>51</sup>. La théorie de l'ethnogenèse élaborée par R. Wenskus a lancé des débats féconds sur la formation des peuples au haut Moyen Âge en cherchant des alternatives aux notions de race pour expliquer la formation des peuples<sup>52</sup>. Elle proposait une approche des groupes ethniques comme des créations politiques et culturelles, au gré des circonstances, autour d'un ensemble stable, restreint mais transmis sur des générations. Suivant cette approche, la formation des groupes ethniques se serait effectuée en différentes étapes, autour d'un noyau de traditions et de ses porteurs, capables de faire adhérer un groupe à la croyance en des origines communes. Cette théorie, et notamment la notion de noyau de traditions, a fait l'objet de critiques nombreuses, mais fécondes. Grâce à ces réflexions, l'appartenance à un groupe ethnique n'apparaissait plus comme une donnée intangible, mais comme un élément d'identité sociale, fondé sur un sentiment d'appartenance subjectif, sujet à des transformations au gré des circonstances. Les éléments objectifs, comme l'ascendance génétique ou les usages linguistiques pouvaient être analysés comme les autres éléments de différenciation sociale, tels le genre ou le positionnement religieux. Ils pouvaient être aussi étudiés comme les arguments d'un discours politique, organisé autour d'un chef et utilisé dans une compétition sociale. Concernant les Bretagnes médiévales, ce type d'approche permettait de sortir d'un triple carcan.

Tout d'abord, la projection des affrontements nationalistes. Depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, la recherche d'une unité politique pour les locuteurs de langue allemande, après les déchirements des guerres de religion, puis la critique des découpages post-napoléoniens et les tentatives de constructions démocratiques ont prétendu fonder les assemblages territoriaux sur

---

51. Johann CHAPOUTOT, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008 ; *Id.*, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.

52. Voir Magali COUMERT, « Ethnogenèse », dans B. Dumézil (dir.), *Les Barbares*, Paris, PUF, 2016, p. 547-553.

l'idée de nation<sup>53</sup>, et ont recherché dans les débuts du Moyen Âge, après la disparition de l'empire romain d'Occident, les ancêtres glorieux qui pouvaient justifier les revendications contemporaines. Les historiens ont participé à cette quête biaisée des origines légitimantes et ont choisi, dans les différents royaumes médiévaux, ceux dont la perpétuation (dans le cas des Francs et des Anglo-Saxons) ou dont les disparitions (dans le cas des royaumes gallois, breton, écossais et irlandais) pouvaient soutenir les volontés d'hégémonie ou de résistance modernes<sup>54</sup>. Les constructions politiques du Moyen Âge, aussi complexes que fragiles, n'étaient invoquées que dans cette quête des origines justificatrices et les récits d'origine des différents groupes ethniques, considérés comme nationaux, étaient étudiés en dehors de leur contexte de rédaction, comme la preuve d'une mémoire ancestrale repoussant encore plus loin le passé du peuple et donc son droit à un avenir privilégié<sup>55</sup>.

Dans le contexte particulier du refus du nazisme et des fondements nationalistes des deux guerres mondiales, les présupposés idéologiques sur le Moyen Âge et la projection anachronique sur une époque ayant ses propres logiques complexes firent l'objet d'une remise en cause générale, particulièrement féconde dans le cas des Bretagne médiévales, où la construction hégémonique des États français et anglais pesait de tout son poids sur les recherches concernant les périodes antérieures à leur domination<sup>56</sup>. Le dialogue entre les chercheurs spécialistes des différents royaumes du Moyen Âge a permis de réfléchir de façon globale et comparative à des évolutions dont les interactions paraissent

---

53. Patrick GEARY, *Quand les nations refont l'histoire : l'invention des origines médiévales de l'Europe*, 2002, trad. Paris, Aubier, 2004.

54. Ian WOOD, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford University Press, 2013.

55. Magali COUMERT, *Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental*, Paris, 2007.

56. Wendy DAVIES, « Looking backwards to the early medieval past : Wales and England, a contrast in approaches », *Welsh History Review*, 22, 2004, p. 197-221. Pauline STAFFORD, « Historiography », dans P. Stafford (dir.), *A Companion to the Early Middle Ages : Britain and Ireland c. 500-C. 1100*, Chichester, Wiley / Blackwell, 2009, p. 9-22 ; H. Bouget, A. Chauou et C. Jeanneau (dir.), *Histoires des Bretagne 4. Conservateurs de la mémoire*, Brest, CRBC-UBO, 2013.

aujourd'hui un élément moteur, y compris aux débuts du Moyen Âge<sup>57</sup>. En sortant des *a priori* nationalistes, la recherche concernant la formation même des différents groupes ethniques sur les îles britanniques et sur le continent, a pu rejoindre les nouveaux questionnements portés par les spécialistes de la période précédente pour mettre en valeur l'évolution de l'empire romain, entre la fondation par Auguste et sa disparition en Occident. Reconnaître l'Antiquité Tardive<sup>58</sup> comme une période spécifique et explorer ses logiques en sortant des *a priori* sur une supposée décadence a accompagné de nouvelles perspectives sur la période dite des « Grandes Invasions ».

Pouvait ainsi sauter le deuxième carcan qui enfermait les recherches sur les Bretagnes médiévales : le poids supposé des héritages tribaux. Si les peuples barbares du haut Moyen Âge ne sont plus considérés comme la manifestation d'une organisation tribale archaïque transmise depuis des millénaires, mais comme le fruit d'une adaptation des groupes frontaliers pour leurs relations avec l'empire romain, alors leur installation sur les territoires impériaux, à partir de 418 ap. J.-C., puis la disparition de l'empire romain d'Occident, en 476 de notre ère, peuvent être expliqués par une analyse méthodique de la transition politique, et non plus comme un cataclysme imprévisible, fruit de desseins divins obscurs<sup>59</sup>. Cette nouvelle perception permettait par exemple, dans le cas des *Britanni* ou des *Scotti*, de sortir du présupposé d'une organisation tribale héritée et contraignante, à l'origine d'une résistance à l'assimilation fondée sur l'archaïsme dès l'époque romaine, et d'examiner à nouveau les étapes de la structuration d'une identité collective, y compris pendant la période d'inclusion dans l'empire romain, et l'étude de son évolution non pas seulement en opposition avec leurs ennemis, comme les Anglo-Saxons, les Scots ou les Francs, mais en interaction et en parallèle avec eux, dans

---

57. H. Reimitz et W. Pohl (dir.), *Strategies of distinction. The construction of ethnic communities, 300-800*, Leyde, 1998, et de façon générale la série de publications *The Transformation of the Roman World*.

58. Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou Antiquité tardive ?*, Paris, Seuil, 1977. La revue *Antiquité Tardive. Revue Internationale d'Histoire et d'Archéologie (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)* paraît depuis 1993.

59. Magali COUMERT et Bruno DUMÉZIL, « Les "Grandes migrations" et la construction des identités (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles), problèmes d'Histoire ou d'historiographie ? », dans *Des sociétés en mouvement. Migrations et mobilité au Moyen Âge. XI<sup>e</sup> congrès de la SHMESP*, Paris, 2010, p. 33-44.

la réorganisation globale des modes de domination qui caractérise les premiers siècles du Moyen Âge<sup>60</sup>. Dans cette perspective, rien n'interdit désormais d'intégrer le cas des Bretons, des Gallois et des Scots aux nouvelles interrogations sur la transformation des campagnes<sup>61</sup>, la recomposition des élites<sup>62</sup> ou l'évolution des rapports de genre<sup>63</sup> au cours du Moyen Âge.

Troisième verrou qui a sauté, l'appartenance à des groupes linguistiques différents, entre les langues celtiques, romanes et germaniques, n'empêche plus la comparaison entre les différents groupes de locuteurs car la langue peut elle-même être considérée comme un outil d'affirmation ou d'intégration, évolua et fut valorisée de façon différente suivant les époques<sup>64</sup>. Les acquis de la socio-linguistique, qui mettent en avant les circonstances d'élocution comme déterminants dans les usages linguistiques et leurs transformations, viennent ici rejoindre l'analyse renouvelée des discours comme étant en eux-mêmes une manifestation du pouvoir et de l'autorité<sup>65</sup>. Dans cette perspective, le discours historique lui-même, du Moyen Âge à nos jours, peut faire l'objet d'une relecture circonstanciée pour éclairer les attendus de l'auteur et des lecteurs dans les jeux du langage<sup>66</sup>. Le récit historique, médiéval et contemporain, réintègre ici la littérature et peut être étudié avec les mêmes outils qu'une fiction littéraire.

---

60. Magali COUMERT, « Brittoniques (peuples) », dans B. Dumézil (dir.), *Les Barbares*, *op. cit.*, p. 341-344.

61. Wendy DAVIES, art. cit.

62. François BOUGARD, Geneviève BÜHRER-THIERRY et Régine LE JAN, « Les élites du haut Moyen âge. Identités, stratégies, mobilité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2013, p. 1079-1112. R. Le Jan, G. Bühler-Thierry, S. Gasparri (dir.), *Coopération. Rivaliser, coopérer dans les sociétés du haut Moyen Âge (500-1100)*, Turnhout, Brepols, 2018.

63. S. Joye (dir.), *Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge (IV<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.)*, Turnhout, Brepols, 2018.

64. Jens SCHNEIDER, « Langues et identités dans le premier Moyen Âge. À propos du volume de mélanges en l'honneur de Herwig Wolfram », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 43, 2016, p. 303-309. *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, n° 19, 2010 : *Les îles britanniques : espaces et identités*.

65. Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

66. Par exemple, Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier-Montaigne, 1980 ; E. M. Tyler et R. Balzaretto (dir.), *Narrative and History in the Early Medieval West*, Turnhout, Brepols, 2006.

Il existe donc une dynamique scientifique qui vise à redéfinir objet et méthodes d'approche. En ce qui concerne plus spécifiquement les Bretagnes médiévales, il s'agit par exemple de repenser le rapport entre études celtiques et études médiévales, dans les domaines spécifiques et distincts de la littérature, des langues et de l'histoire, *a contrario* par exemple de la méthode mise en œuvre par Fleuriot. En effet, on perçoit bien aujourd'hui certains défauts de méthode, sans vraiment se donner la peine de remettre en cause les conclusions établies précédemment, ou bien de mesurer les implications de ces conclusions, pourtant jugées obsolètes dans les recherches actuelles.

Il nous a donc semblé logique, pour explorer ces pistes épistémologistes, de réunir les intervenants dans le cadre de notre centre de recherche, le Centre de Recherche Bretonne et Celtique, fondé en 1969 sur l'hypothèse que la communauté des objets, les aires culturelles bretonnes et celtiques, pouvait rassembler autour de projets communs les chercheurs issus de disciplines diverses. Si l'interdisciplinarité paraissait, il y a cinquante ans, comme un élément novateur, elle n'allait pas sans risque, aujourd'hui comme hier, et il nous paraissait nécessaire de revenir à l'histoire et à l'évolution de chaque discipline pour comprendre l'origine de présupposés considérés comme admis et dont la mise en cause peut soulever des polémiques, dans les milieux savants, comme dans le grand public. À titre d'exemple, prenons l'équivalence implicite entre langue et identité bretonnes. Alors même que le *xxi*<sup>e</sup> siècle illustre plus que jamais l'absence d'équivalence entre la diffusion du sentiment d'appartenance, se sentir breton, et celle de la maîtrise, même relative, de la langue bretonne, supposer que le Moyen Âge pouvait lui aussi contenir de tels écarts et que de nombreux individus, mêmes plus humbles, possédaient des compétences linguistiques et des sentiments d'appartenance variés et variables continue à heurter le plus grand nombre. Il nous fallait ainsi poser la question générale des liens entre culture, langue, identité, individu, littérature et tradition, en identifiant les présupposés des fondateurs des études médiévales. Ces thèmes seront abordés dans la première partie. Une fois ces éléments prédéfinis identifiés, nous verrons comment les études récentes en sont venues à enrichir et complexifier les problématiques initiales (partie II), mais aussi à en réfuter de nombreux éléments, notamment concernant le leurre nationaliste visant à utiliser le passé pour illustrer les revendications

présentes (partie III). Nous pourrions alors envisager sur ces nouvelles bases l'évolution des recherches dans les différentes disciplines, en voyant comment émergent de nouvelles approches, comment se renforcent leur intérêt ou leur limite, et comment se dessinent de nouvelles interactions (partie IV).